

Infiniment perplexe

Air de Dylan, Enrique Vila-Matas, traduit de l'espagnol par André Gabastou, éd. Christian Bourgois, 392 p., 22 €.

Par **Bernard Fauconnier**

Enrique Vila-Matas, dont les chroniques régalièrent il y a quelques années les lecteurs du *Magazine Littéraire*, signe avec *Air de Dylan* un roman drôle, savant, ironique, sophistiqué, mélancolique, et bien d'autres choses encore. Et d'une liberté de ton et d'allure, d'une intelligence profonde des enjeux esthétiques et formels du roman, qu'on aimerait trouver plus souvent dans l'exercice de ce genre qui reste la voie royale d'une pensée en mouvement. « *L'air de Dylan* », c'est celui qu'arbore le héros improbable de cette réjouissante rhapsodie romanesque : Vilnius Lancastre ressemble trait pour trait à l'insaisissable chanteur américain dont les avatars successifs souvent incompréhensibles pour ses fans et l'indifférence fondamentale sont comme l'emblème d'une postmodernité aux identités multiples et changeantes. Vilnius est le fils d'un écrivain décédé, Juan Lancastre, adepte d'une écriture avant-gardiste, et donc passablement datée, qu'a croisé quelques fois le narrateur de ce récit, un polygraphe proluxe lassé de faire des livres, qui ressemble peut-être à l'auteur, ou à l'un de ses masques.

Le roman nous promène, et même nous balade, de fausses pistes en révélations narquoises, dans une réécriture assumée du mythe de Hamlet. Le narrateur rencontre Vilnius à un colloque organisé par une université suisse sur le thème de l'échec. Le jeune homme est un publiciste frustré et un cinéaste inaccompli, qui se réclame volontiers de la figure d'Oblomov, héros de l'indolence et de la fainéantise inventé par l'écrivain russe Ivan Gontcharov. Pendant le colloque, en lieu et place d'une communication théorique et forcément ennuyeuse, il se met à raconter son histoire : nouveau Hamlet, il est hanté par le fantôme de son père qui « s'infiltré dans son esprit », personnage assez odieux qui s'est employé avec succès à le castrer, symboliquement s'entend. Hanté aussi par la grande époque du cinéma hollywoodien, obsédé par le film de Frank Borzage *Trois camarades*, et par une phrase attribuée par erreur, comme le récit le révèle, à Scott Fitzgerald : « Quand la nuit tombe, on a toujours besoin de quelqu'un. » Le narrateur retrouve ensuite Vilnius à Barcelone, dans un étrange « club d'interrupteurs », où il poursuit le récit erratique de sa vie, avant de le solliciter pour écrire les



CANNARA/OPALE

Extrait

Et je crois devoir ajouter ici que détruire les confrères est un exercice très salutaire pour les gens rancuniers comme moi. Exercice que je recommande à tout le monde. Et ce n'est pas par hasard si je dis « tout le monde ». Je crois qu'il n'existe pas un seul écrivain ambitieux qui ne soit plus ou moins rancunier et à qui la destruction d'un confrère ne fasse le plus grand bien.

Air de Dylan, Enrique Vila-Matas

▲ **Enrique Vila-Matas**
en 2007 en Italie.

mémoires apocryphes de son père, lesquels auraient disparu, détruits. Bien entendu, on apprendra comment ce dernier a été, comme dans *Hamlet*, assassiné

par l'horrible mère de Vilnius, Laura Veras, mégère de la grande espèce, et son amant Max, un vrai affreux de cinéma. Quant au rôle d'Ophélie, il est tenu par une charmante Débora, sujette à d'inquiétantes crises de folie. Ce qui, subrepticement, fait glisser le récit vers le roman – ou le film – noir, dans une scène très réussie et joyeusement parodique d'enlèvement et de passage à tabac.

Voilà pour la trame narrative de ce roman, savamment construite et délibérément relâchée. Car l'essentiel est ailleurs. Sous la double égide de Hamlet et d'Oblomov, Vilnius est un de ces héros de l'indétermination postmoderne et de

la quête du paradis perdu. Le narrateur, « pauvre diable » qui a passé sa vie à ahaner sur la page blanche pour un résultat peu convaincant, trouve en lui comme le miroir inversé de son propre échec. Car même l'éventuelle réussite débouche sur le néant : « On lutte pour obtenir quelque chose, et quand c'est fait, il est épouvantable de voir qu'après il n'y a plus rien. Je peux comprendre qu'on en reste tout à fait perplexe. »

La perplexité est sans doute l'état d'esprit le plus constant qui accompagne le narrateur dans sa recherche incertaine de la vérité des êtres. Reprenant à son compte l'idée shakespearienne du monde comme théâtre, Enrique Vila-Matas livre un véritable feu d'artifice de digressions savantes et désenchantées, de dialogues savoureux, de paradoxes sur l'art du roman et ses miroitements infinis, en véritable héritier du baroque, qui s'interrogeait à l'instar de Calderón sur l'illusion du monde et les identités mouvantes. Manière de nous dire qu'on n'invente jamais rien, on adapte, on recommence, on continue : « On vit pour comprendre que la vie répète toujours le même scénario, trace toujours la même histoire : le récit incombustible de la façon dont on est éduqué pour, au fil du temps, se résigner à accepter tout ce qui est situé au-dessous de notre dignité, tout ce qui nous horrifie tant, est la seule réalité à exister, la seule chose que la vie nous réservait, l'ingrat théâtre de notre destin. » Vous avez dit Hamlet ? □